

LE PORTRAIT DE  
DORIAN GRAY

DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE

DILICOM 3010955600100

ISBN 978-2-37177-475-9

ISSN 2425-7761

© 2013 Christine Jeanney & éditions publie.net  
pour la première édition de cette traduction, publiée en  
livre numérique sous l'ISBN 9782814505346

© 2016 Christine Jeanney & éditions publie.net  
pour cette traduction française

PRÉPARATION ÉDITORIALE

Guillaume Vissac & Jean-Yves Fick

COUVERTURE & MISE EN PAGES

Roxane Lecomte

ILLUSTRATION DE Xavier Gosé

Dépôt légal : décembre 2016

© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net  
La version numérique de ce livre est incluse.  
Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder  
sans surcoût.

OSCAR WILDE

# Le portrait de Dorian Gray

*version non censurée*

Traduction de Christine Jeanney  
d'après le texte original paru en 1890  
(première version non expurgée)



*Les mots en français dans le texte original  
sont en gras et en italique.*

# CHAPITRE 1

L'atelier était plein d'une forte odeur de roses et, lorsqu'un vent lumineux d'été passa entre les arbres du jardin, alors entra, par la porte ouverte, le parfum lourd du lilas et celui plus délicat de l'égantier.

Depuis l'angle du divan de cuir persan sur lequel il était allongé, et fumant comme à son habitude cigarette sur cigarette, Lord Henry Wotton pouvait seulement apercevoir l'éclat du cytise en fleurs et sa couleur de miel, ses branches frémissantes, comme incapables de supporter la charge d'une beauté si flamboyante ; par instant, des ombres irréelles d'oiseaux en vol se projetaient sur le tussor des rideaux tirés en travers de la fenêtre, ce qui créait une sorte d'ambiance japonaise éphémère et lui rappelait ces peintres aux visages de jade blanc, dont l'art, pourtant immobile, cherche à saisir la vitesse et le mouvement. Le murmure monotone des abeilles qui suivaient leur chemin au milieu des hautes herbes, ou s'obstinaient en cercles répétitifs autour du pistil noir des premières roses trémières, rendait le calme encore plus oppressant, et la rumeur de Londres bourdonnait en note continue, comme un orgue lointain. Au milieu de la chambre, fixé sur un chevalet droit, se dressait le portrait grandeur nature d'un jeune homme d'une

beauté extraordinaire, et face à lui, assis un peu plus loin, se tenait le peintre lui-même, Basil Hallward, dont la disparition soudaine, il y a quelques années, agita beaucoup l'opinion, faisant circuler à l'époque d'étranges suppositions.

Pendant qu'il regardait la forme charmante et gracieuse que son art avait habilement su reproduire, un sourire de plaisir s'installa sur le visage du peintre et sembla s'épanouir. Mais soudain il se secoua et, fermant les yeux, plaça ses doigts sur ses paupières, comme s'il voulait emprisonner dans son cerveau un rêve déroutant et craignait de se réveiller.

« C'est votre chef-d'œuvre, Basil, la meilleure chose que vous ayez faite, fit Lord Henry avec indolence. Vous devriez l'envoyer l'année prochaine à Grosvenor. L'Académie, c'est trop grand, trop vulgaire. Grosvenor est vraiment le seul endroit qui convienne.

— Je ne pense pas l'envoyer où que ce soit », répondit-il, jetant la tête en arrière avec ce geste bizarre qui faisait rire ses amis d'Oxford. « Non, je ne l'enverrai nulle part. »

Lord Henry haussa les sourcils et le regarda, étonné, au milieu de la fumée bleue et des spirales fantasques de sa cigarette mêlée d'opium.

« Vous ne l'enverrez nulle part ? Et pourquoi, cher ami ? Pour quelle raison ? Vous êtes si bizarres, vous les peintres ! Vous seriez prêts à tout pour vous faire un nom. Mais dès que c'est le cas, vous semblez prêts à tout pour vous en débarrasser. C'est idiot, s'il y a une chose au monde plus déplaisante que d'être de toutes les conversations, c'est de ne

pas en être. Un portrait comme celui-là vous propulserait bien plus haut que tous les jeunes artistes d'Angleterre, et il rendrait jaloux les vieux, si les vieux étaient encore capables d'émotion.

— Je savais que vous alliez vous moquer, dit-il, mais je ne peux vraiment pas l'exposer. J'ai mis trop de moi à l'intérieur. »  
Lord Henry, secoué d'un rire, étira ses longues jambes sur le divan.

« Oui, vous riez ; mais ça ne change rien, c'est vrai.

— Trop de vous en lui ! Ma parole, Basil, je ne vous savais pas si futile ; je ne vois aucune ressemblance entre vous, votre visage épais, vos traits rudes, vos cheveux noirs comme du charbon, et ce jeune Adonis qu'on dirait tout entier fait d'ivoire et de pétales de roses. Enfin, mon cher Basil, lui est un Narcisse, et vous – bien sûr, vous avez un visage intelligent, et le reste. Mais la beauté, la vraie beauté s'arrête lorsque l'esprit commence. L'intelligence est en soi une forme de disproportion, elle détruit l'harmonie de n'importe quel visage. Dès qu'on s'assoit pour penser, on devient un grand nez, un grand front, ou quelque chose d'horrible. Par exemple, prenez tous ces intellectuels qui font carrière. Ils sont complètement hideux ! Sauf, bien sûr, les hommes d'Église. Mais un homme d'Église ne pense pas. Un évêque répète à quatre-vingts ans ce qu'il a appris à dix-huit, en conséquence il continue à présenter délicieusement bien. Ce jeune et mystérieux ami – vous ne m'avez pas dit son nom d'ailleurs – dont le portrait me fascine, ne pense jamais. Ça,

j'en suis sûr. C'est une créature admirable et sans cervelle, qui pourra toujours nous servir ici l'hiver, lorsqu'il n'y aura plus de fleurs à regarder, et l'été aussi, pour nous rafraîchir l'esprit. Ne vous flattez pas, Basil : vous ne lui ressemblez pas du tout.

— Vous ne m'avez pas compris, Harry. Bien sûr que je ne suis pas comme lui. Je le sais parfaitement. Et même, je serais désolé de lui ressembler. Vous haussez les épaules ? C'est pourtant vrai. C'est une sorte de fatalité, ces singularités physiques et intellectuelles, une fatalité qui guette les faux pas des rois à travers l'histoire. Il vaut mieux ressembler à ses contemporains. Les laids et les sots prennent ce qu'il y a de meilleur ici-bas. Ils peuvent s'asseoir à leur aise et bâiller au spectacle. S'ils ne savent rien de la victoire, la défaite leur est épargnée. Ils vivent comme nous devrions le faire, sans trouble, et indifférents, tranquilles. Ils n'apportent pas plus la ruine qu'ils ne la reçoivent d'autrui. Vous, votre rang et votre fortune, Harry, moi et mon intelligence, pour ce qu'elle vaut, ma réputation, qui pourrait être pire, et Dorian Gray avec sa beauté, nous allons souffrir tous les trois de ce que les dieux nous ont donné, nous allons souffrir, terriblement.

— Dorian Gray ? C'est son nom ? dit Lord Henry, traversant l'atelier pour se rapprocher de Basil Hallward.

— Oui. Je ne voulais pas vous le dire.

— Et pourquoi non ?

— Oh, je ne peux pas l'expliquer. Quand j'aime quelqu'un



intensément, je ne dis son nom à personne. Ce serait comme en abandonner une part. Vous savez combien j'aime le secret. Lui seul peut rendre la vie moderne plus mystérieuse, ou plus merveilleuse. La chose la plus commune devient délicieuse dès qu'elle nous est cachée. Quand je quitte la ville, je ne dis à personne où je vais. Si je le faisais, j'en perdrais tout le plaisir. C'est une habitude idiote, sans doute, mais je crois que ça colore la vie d'une grande touche de romanesque. Vous me trouvez complètement stupide, n'est-ce pas ?

— Pas du tout, répondit Lord Henry, mettant sa main sur son épaule. Pas du tout, mon cher Basil. Vous oubliez que je suis marié, et l'unique charme du mariage consiste à vivre dans la supercherie. Je ne sais jamais où est ma femme, elle ne sait jamais ce que je fais. Quand nous nous rencontrons – ce qui arrive à l'occasion, quand nous dînons en ville, ou que nous séjournons chez le Duc – nous nous racontons tous les deux les histoires les plus absurdes avec les têtes les plus sérieuses. Ma femme est excellente à cet exercice – bien meilleure, en fait, que je ne le suis. Elle ne se mélange jamais dans les dates, et moi, toujours. Et si elle s'en rend compte, elle ne se fâche pas. J'aimerais parfois qu'elle le fasse, mais elle se contente de rire.

— Je déteste la façon dont vous parlez de votre mariage, Harry, dit Basil Hallward avec un geste d'impatience, et se dirigeant lentement vers le jardin. Je pense qu'au fond vous êtes un excellent époux, profondément honteux d'être

vertueux. Vous êtes vraiment extraordinaire. Il n'y a rien de moral dans tout ce que vous dites, mais vous ne faites jamais rien de mal. Votre cynisme n'est qu'une pose.

— Être naturel est une pose, et la plus irritante que je connaisse », s'exclama Lord Henry en riant ; les deux jeunes gens se dirigèrent vers le jardin et restèrent silencieux un moment.

Au bout d'un temps, Lord Henry tira sa montre. « J'ai peur de devoir partir, Basil, murmura-t-il, mais avant, j'insiste pour que vous répondiez à la question que je vous posais.

— Laquelle ? dit le peintre, les yeux rivés au sol.

— Vous le savez bien.

— Non, Harry.

— Eh bien, je vais la reposer.

— Non, ne le faites pas.

— Si. Je veux que vous m'expliquiez pourquoi vous ne voulez pas exposer le portrait de Dorian Gray. Et il me faut la vraie raison.

— Je vous ai donné la vraie raison.

— Non. Vous m'avez dit qu'il y avait trop de vous en lui. Allons, c'est de l'enfantillage.

— Harry, dit Basil Hallward, le regardant droit dans les yeux, chaque portrait peint avec sentiment est un portrait de l'artiste, pas du modèle. Le modèle n'est qu'un accident, une circonstance. Ce n'est pas lui que le peintre dévoile ; c'est plutôt le peintre qui, à travers les couleurs sur la toile, se dévoile lui-même. La raison pour laquelle je n'exhiberai

pas ce portrait, c'est que j'ai trop peur de montrer avec lui le secret de mon âme. »

Lord Henry se mit à rire. « Quel secret ?

— Je vais vous le dire, répondit Hallward, et une expression de doute tirait son visage.

— Je suis tout ouïe, Basil, murmura son compagnon en le fixant.

— Oh, il y a bien peu à dire, Harry, répondit le jeune peintre, et j'ai peur que vous ayez des difficultés à comprendre. Peut-être aussi des difficultés à me croire. »

Lord Henry sourit et se pencha sur le gazon pour cueillir une marguerite rose et l'observer. « Je pense que je comprendrais, dit-il, en contemplant le petit disque doré à pétales blancs. Je peux croire n'importe quoi, surtout si c'est incroyable. »

Le vent fit trembler les fleurs des arbres, le lilas et ses grappes étoilées se balançaient dans l'air doux. Une cigale commença à chanter dans l'herbe, une libellule fine et mince, ses ailes légères comme du taffetas brun, traversa l'air. Lord Henry croyait entendre battre le cœur de Basil Hallward, il attendait la suite.

« Eh bien, c'est incroyable, répéta Hallward avec un soupçon d'amertume, incroyable même pour moi. Je ne sais pas ce que tout ça veut dire. L'histoire est simple. Il y a deux mois, je suis allé à une soirée chez Lady Brandon. Vous savez que nous, pauvres peintres, nous devons nous montrer en société de temps en temps, pour prouver que nous ne

sommes pas des sauvages. Avec un habit et une cravate blanche, comme vous le disiez l'autre jour, même un agent de change peut avoir l'air civilisé. Je parlais depuis dix minutes avec d'imposantes douairières, toutes pomponnées, et des académiciens assommants, et j'ai soudain réalisé qu'un regard était dirigé vers moi. J'ai fait demi-tour et j'ai vu Dorian Gray pour la première fois. Quand nos yeux se sont croisés, j'ai senti que je devenais pâle. Une étrange sensation de peur m'a envahi. Je savais que j'avais en face de moi un être totalement fascinant et que, si je le laissais faire, il m'absorberait tout entier, moi, mon âme, et même mon talent. Je refuse que ma vie soit sous influence. Vous savez, Harry, comme je suis indépendant de nature. Mon père me destinait à l'armée. J'ai insisté pour aller à Oxford. Ensuite il m'a inscrit à Middle Temple. Avant d'avoir eu le temps d'avalier une demi-douzaine de dîners, je quittai le barreau et annonçai ma décision de devenir peintre. J'ai toujours été mon seul maître ; enfin je l'avais toujours été, jusque-là, jusqu'à ce que je rencontre Dorian Gray. Voilà – je ne sais pas comment vous l'expliquer. Quelque chose me disait que j'étais proche d'un bouleversement terrible dans ma vie. J'ai eu cette sensation étrange que le Destin me réserverait des joies exquises, des chagrins délicieux aussi. Et j'ai su que si je parlais à Dorian, je tomberais immédiatement sous sa coupe, qu'il valait mieux pour moi ne pas lui parler. J'ai eu peur, j'ai décidé de partir. Ce n'est pas ma conscience qui m'a poussé à agir

ainsi ; c'est ma lâcheté. Je ne me félicite pas d'avoir tenté de fuir.

— Conscience, lâcheté, c'est exactement la même chose, Basil. Conscience n'est que le nom commercial de l'entreprise, voilà tout.

— Je ne le crois pas, Harry. Mais, peu importe le motif – peut-être la fierté, si j'ai jamais été fier –, je me suis rué vers la porte. Où, bien sûr, je me suis heurté à Lady Brandon. “Vous n'avez pas l'intention de partir si tôt, Mr Hallward ?” a-t-elle crié. Vous connaissez sa voix, affreusement stridente ?

— Oui, elle a tout d'un paon, à part la beauté, dit Lord Henry, réduisant en morceaux la marguerite de ses longs doigts nerveux.

— Je n'ai pas pu m'en débarrasser. Elle m'a emmené vers des Altesses, des gens décorés d'Étoiles et de Jarretières, des dames mûres avec des diadèmes gigantesques et des nez de perroquet. Elle parlait de moi comme de son meilleur ami. Je ne l'avais vue qu'une seule fois auparavant, mais elle s'était mis en tête de me lancer. Sans doute à cause de l'un de mes tableaux qui connaissait alors un beau succès, on en parlait dans les journaux à quatre sous – c'est la consécration éternelle, comme vous le savez, à notre époque. Soudain, je me suis retrouvé face à face avec ce jeune homme qui m'avait tellement troublé. Nous étions proches, au point de nous toucher. Nos yeux se sont croisés encore. C'était fou de ma part, mais j'ai demandé à Lady Brandon

de nous présenter l'un à l'autre. Peut-être que ce n'était pas de la folie, après tout. Que c'était seulement inévitable. Nous aurions sans doute parlé ensemble, même sans avoir été présentés. Je le pense. Dorian m'a dit la même chose plus tard. Lui aussi avait senti que nous étions destinés à nous rencontrer.

— Et comment Lady Brandon vous a-t-elle présenté ce merveilleux jeune homme ? Je sais qu'elle aime donner un rapide *précis* de chacun de ses invités. Je me souviens qu'une fois elle m'a placé devant un truculent gentleman, rougissant de gêne, tout couvert d'ordres et de rubans, et qu'elle m'a soufflé à l'oreille d'un ton tragique et parfaitement audible de toute la pièce, quelque chose comme "Sir Humpty Dumpty – vous savez – la frontière afghane – des intrigues avec les Russes : un homme qui a réussi – sa femme tuée par un éléphant – complètement inconsolable – a voulu épouser une belle veuve américaine – tout le monde le fait de nos jours – déteste Mr Gladstone – mais très intéressé par les scarabées – demandez-lui ce qu'il pense de Schouvaloff". Je me suis enfui. J'aime me faire une idée des gens par moi-même. La pauvre Lady Brandon traite ses invités comme un commissaire-priseur ses objets. Elle n'en dit pas un seul mot de vrai, ou donne tous les détails, sauf ceux qu'on veut connaître. Et qu'a-t-elle dit sur Mr Dorian Gray ?

— Oh, elle a murmuré "Charmant garçon – sa pauvre mère et moi inséparables – fiancées au même homme – je veux dire mariées le même jour – suis-je bête ! complètement

oublié ce qu'il fait – bien peur qu'il – ne fasse rien du tout – Oh, oui, joue du piano – ou c'est du violon, n'est-ce pas, cher Mr Gray ?". Nous n'avons pas pu nous empêcher de rire tous les deux, et nous sommes devenus amis sur le champ.

— Le rire n'est pas un mauvais début pour une amitié, et c'est sûrement la meilleure fin possible », dit le jeune Lord, cueillant une autre marguerite.

Hallward se cacha la tête dans les mains. « Vous ne savez pas ce qu'est l'amitié, Harry, murmura-t-il, l'inimitié non plus, d'ailleurs. Vous aimez tout le monde, ce qui revient à dire que tout le monde vous indiffère.

— Vous êtes injuste ! » s'écria Lord Henry, tout en inclinant son chapeau pour lever la tête en direction des petits nuages qui traversaient le fond turquoise du ciel d'été, dérivant comme de petites pelotes de soie blanches. « Oui, terriblement injuste. Je fais la différence entre les gens. Je choisis mes amis pour leur bel aspect, mes camarades pour leur caractère, et mes ennemis pour leur intelligence. On n'est jamais assez attentif au choix de ses ennemis. Je ne m'en connais pas un seul qui soit idiot. Ils possèdent tous certaines capacités intellectuelles, par conséquent ils m'estiment. Mais peut-être est-ce ma vanité qui parle ? Oui, c'est sûrement elle.

— Je le pense aussi, Harry. Et d'après votre classification, je suis à peine un camarade.

— Mon cher vieux Basil, vous êtes bien plus qu'un camarade.

— Et beaucoup moins qu'un ami. Une sorte de frère, je suppose ?

— Oh, les frères ! Je n'y tiens pas vraiment. Mon frère aîné refuse de mourir, et les autres ne sont bons qu'à ça, on dirait.

— Harry !

— Cher ami, je plaisante. Mais je ne peux que détester l'ensemble de ma famille. Nous acceptons sans doute difficilement de voir nos propres défauts chez les autres. Je me reconnais assez dans cette colère des démocrates anglais contre ce qu'on appelle les vices de la classe supérieure. Le peuple sent que l'ivrognerie, la stupidité et l'immoralité sont ses biens propres, et lorsque l'un de nous se comporte en âne, c'est pour lui comme du braconnage. Quand ce pauvre Southwark s'est retrouvé en justice pour son divorce, l'indignation des petites gens a été absolument magnifique. Et pourtant, il n'y a pas plus de dix pour cent d'entre eux qui vivent avec leurs épouses légitimes, je suppose.

— Je n'approuve pas un traître mot de ce que vous venez de dire, Harry, et qui plus est, je pense que vous non plus. »

Lord Henry caressa la pointe brune de sa barbe et tapota le bout de sa bottine vernie avec la pointe de sa canne sculptée de Malacca. « Vous êtes tellement anglais, Basil ! Si l'on s'avise de mettre une idée dans la tête d'un véritable Anglais – ce qui est toujours redoutable – il ne cherchera pas à découvrir si cette idée est bonne ou mauvaise. L'important à ses yeux sera de saisir si l'autre y croit. Pourtant, la valeur d'une idée ne dépend pas de la sincérité de l'homme qui



l'exprime. Et même, moins cet homme est sincère, plus l'idée risque d'être intelligente, car affranchie en ce cas des exigences, des désirs et des préjugés de toutes sortes. Quoi qu'il en soit, je ne souhaite pas discuter politique, sociologie ou métaphysique avec vous. J'aime les gens, plus que les principes. Dites-m'en plus sur Mr Dorian Gray. Vous le voyez souvent ?

— Tous les jours. Je ne serais pas heureux si je ne le voyais pas chaque jour. Parfois, bien sûr, seulement quelques minutes. Mais quelques minutes près de quelqu'un que l'on adore, ça compte énormément.

— Mais, réellement, vous l'adorez ?

— Oui.

— Ça c'est extraordinaire ! Je pensais que rien ne vous intéressait, à part peindre – à part votre art, je devrais dire. Le mot "art" sonne mieux, n'est-ce pas ?

— Il est tout mon art, maintenant. Il m'arrive de songer, Harry, qu'il n'y a que deux périodes remarquables dans l'histoire du monde. La première est l'invention d'une nouvelle technique artistique, et la seconde, en art également, est l'apparition d'une nouvelle personnalité. Ce que la découverte de la peinture à l'huile a été pour les Vénitiens, ce que le visage d'Antinoüs a été pour la sculpture grecque tardive, le visage de Dorian Gray le sera un jour pour moi. Ce n'est pas simplement parce que je le peins, parce que je le dessine, parce que je le modèle. Bien sûr, je fais tout cela. Il s'est tenu debout tel Pâris en armure élégante, en Adonis

enveloppé d'un manteau de chasse et tenant une lance de chasse lustrée. Il s'est assis à la proue d'un navire d'Hadrien, couronné de grosses fleurs de lotus, pour observer l'eau trouble et verdâtre du Nil. Il s'est penché, immobile, au-dessus d'un bassin grec, admirant le reflet fabuleux de sa beauté dans l'eau argentée. Mais il compte bien plus encore. Je ne vous dirai pas que je suis insatisfait de ce que j'ai créé d'après lui, ou qu'aucun art ne peut exprimer sa beauté. L'art peut tout exprimer, et je sais que mon travail, depuis que j'ai rencontré Dorian Gray, est du bon travail, le meilleur que j'aie fait de ma vie. Mais, curieusement – je ne sais pas si vous allez me comprendre ? – sa personne m'a suggéré une toute nouvelle manière de peindre, un style entièrement neuf. Je vois les choses différemment, je les pense différemment. Je peux maintenant insuffler la vie d'une façon qui m'était totalement inaccessible auparavant. “Un rêve de forme dans la pensée des jours” – qui a dit cela ? Je ne sais plus ; mais c'est ce que Dorian Gray représente pour moi. La simple vue de cet adolescent – il reste un adolescent à mes yeux, alors qu'il a plus de vingt ans – sa seule présence visible – ah ! je me demande si vous pouvez comprendre tout ce que ça signifie ? Sans qu'il le sache, il définit à mes yeux les fondations d'une nouvelle école, une école qui unirait la passion de l'esprit romantique à la perfection de l'esprit grec. L'harmonie du corps et de l'âme – rien que ça ! Dans notre folie, nous avons séparé les deux, et inventé le réalisme qui est vulgaire, un idéal vide. Harry ! Harry ! Si seulement

vous saviez ce que Dorian Gray symbolise pour moi ! Vous vous souvenez de ce paysage pour lequel Agnew m'a offert une somme considérable, mais dont je n'ai pas voulu me séparer ? C'est une des meilleures choses que j'aie jamais faites. Et pourquoi ? Parce que, pendant que je peignais, Dorian Gray était assis à côté de moi.

— Basil, c'est extraordinaire ! Je dois absolument rencontrer Dorian Gray. »

Hallward se leva de son siège et marcha de long en large dans le jardin. Au bout d'un moment, il revint. « Vous ne comprenez pas, Harry, dit-il. Dorian Gray est tout simplement devenu l'origine de mon art. Peut-être que vous ne verrez rien en lui. Moi, j'y vois tout. Et il est encore plus présent dans mon travail quand il n'y apparaît pas. C'est une inspiration, comme je l'ai dit, d'un nouveau style. Il est dans les courbes de certaines lignes, dans le charme et la subtilité de certaines nuances. Voilà.

— Alors, pourquoi ne pas exposer son portrait ?

— J'ai mis en lui, et tout entier, ce sentiment romanesque extraordinaire, un sentiment dont, bien sûr, je n'ai jamais osé lui parler. Il ne sait rien de tout ça. Il ne devra jamais savoir. Mais les gens pourraient deviner ; et je ne dévoilerai pas mon âme à des yeux avides et mesquins. Je ne mettrai pas mon cœur sous leur microscope. Il y a trop de moi à l'intérieur, Harry – bien trop !

— Les poètes ne sont pas aussi scrupuleux que vous. Ils savent utiliser la passion pour vendre. Aujourd'hui, un cœur

brisé repart souvent sous presse pour être réédité à de multiples reprises.

— Et je les hais à cause de ça, s'écria Hallward. Un artiste doit créer de belles choses, mais sans s'inspirer de sa propre vie. Nous sommes à une époque où les hommes traitent l'art comme s'il ne devait être qu'autobiographique. Nous avons perdu le sens abstrait de la beauté. Si la vie m'en laisse le temps, je montrerai au monde ce que c'est ; voilà pourquoi les gens ne verront jamais mon portrait de Dorian Gray.

— Je pense que vous avez tort, Basil, mais je ne vais pas batailler avec vous. Il n'y a que les intellectuels égarés qui argumentent. Dites-moi, Dorian Gray vous aime-t-il beaucoup ? »

Le peintre sembla réfléchir un instant. « Il m'aime bien, répondit-il après une pause. Je sais qu'il m'aime bien. Bien sûr, je le flatte terriblement. J'éprouve un étrange plaisir à lui dire des choses, tout en sachant que je vais le regretter ensuite. Je me dévoile. D'habitude, il est charmant avec moi, et nous rentrons du club bras dessus bras dessous, ou nous nous asseyons dans l'atelier pour bavarder de mille choses. De temps en temps, il est horriblement écervelé, et on dirait qu'il prend un réel plaisir à me faire de la peine. J'ai l'impression, Harry, d'avoir donné toute mon âme à quelqu'un qui la porte comme une fleur à sa boutonnière, un ruban qui ornerait sa vanité, une parure d'un jour d'été.

— Parfois, les jours d'été traînent en longueur, Basil. Et peut-être que vous vous lasserez plus vite que lui. C'est triste

à dire, mais une chose est certaine, l'esprit dure plus que la beauté. Ce qui explique en partie tous ces efforts de notre part pour nous sur-éduquer. Dans cette lutte difficile qu'est l'existence, nous avons besoin de quelque chose à quoi nous raccrocher, alors nous remplissons nos têtes d'un amas de bêtises et de faits, dans l'espoir absurde de tenir. Être un homme pleinement informé – voilà l'idéal moderne. Et le cerveau de l'homme pleinement informé est une chose étonnante. C'est comme une boutique de bric-à-brac, remplie de monstres et de poussière, tout y est étiqueté bien au-dessus de sa valeur. Je crois que vous vous fatiguerez le premier, tout de même. Un jour, vous regarderez Gray, et il vous semblera mal dessiné, ou vous n'aimerez plus la couleur de son teint, ou autre chose. Vous le lui reprocherez avec amertume, intérieurement, et vous penserez réellement qu'il s'est mal comporté envers vous. Ensuite, lorsqu'il appellera, vous resterez froid et indifférent. Ce sera bien dommage, vous aurez changé. C'est ce qu'il y a de pire avec les romances, elles nous privent de romantisme en s'en allant.

— Harry, ne dites pas ça. Aussi longtemps que je vivrai, je resterai sous l'emprise de Dorian Gray. Vous ne pouvez pas ressentir ce que j'éprouve. Vous papillonnez trop.

— Eh, mon cher Basil, c'est bien pour ça que je peux le ressentir. Le cœur loyal ne voit que le plaisir dans l'amour ; le cœur volage, lui, sait que c'est une tragédie. » Et Lord Henry frottant une allumette sur une jolie boîte d'argent, commença à fumer avec contentement, l'air satisfait, comme

s'il avait su résumer le monde en une seule phrase. On entendait le bruissement des moineaux pépianant dans le lierre aux feuilles luisantes, et les ombres bleues des nuages passaient sur le gazon comme des hirondelles en chasse. Quel charmant jardin ! Et comme les émotions des autres étaient délicieuses ! Bien plus que leurs idées, lui sembla-t-il. Les états d'âme et les passions de ses amis – c'était fascinant. Il pensa avec amusement au lunch assommant qu'il évitait en restant plus longtemps avec Hallward. En allant chez sa tante, il aurait sûrement rencontré Lord Goodbody, et toute la conversation aurait tourné autour des pauvres, et des logements adaptés dont ils ont besoin. Quelle chance d'avoir pu y échapper ! Les idées de sa tante et ses raisonnements la fatiguaient. Il se tourna vers Hallward et dit : « Cher ami, je viens de me souvenir.

— Vous souvenir de quoi, Harry ?

— De l'endroit où j'ai entendu le nom de Dorian Gray.

— Où donc ? demanda Hallward, fronçant légèrement les sourcils.

— Ne faites pas cette tête, Basil. C'était chez ma tante, Lady Agatha. Elle m'a dit avoir fait la connaissance d'un merveilleux jeune homme qui allait l'accompagner dans l'East End, et dont le nom était Dorian Gray. Je précise qu'elle ne m'a pas dit qu'il était beau. Les femmes ne savent pas apprécier la beauté. Les braves femmes en tout cas. Elle m'a parlé d'un homme de confiance doté d'une très belle nature. J'ai imaginé une créature à lunettes, aux cheveux

clairsemés, criblée de taches de rousseur et se déplaçant sur des pieds immenses. J'aurais voulu savoir que c'était votre ami.

— Je suis heureux du contraire, Harry.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas que vous le rencontriez.

— Mr Dorian Gray est dans l'atelier, Monsieur, dit le majordome, entrant dans le jardin.

— Vous voilà obligé de me le présenter maintenant », s'écria Lord Henry en riant.

Le peintre s'adressa au serviteur qui clignait des yeux au soleil. « Dites à Mr Gray d'attendre, Parker : j'arrive dans quelques minutes. » L'homme s'inclina avant de repartir.

Hallward se tourna ensuite vers Lord Henry. « Dorian Gray est mon ami le plus cher, dit-il. C'est une belle et simple nature. Votre tante a eu raison de le décrire ainsi. Ne me l'abîmez pas. N'essayez pas de l'influencer. Votre contact serait néfaste. Le monde est grand, il regorge de gens merveilleux. Ne m'enlevez pas le seul qui me rende la vie si douce, le seul qui donne à mon art le peu d'attrait ou de magie qu'il possède. Attention, Harry, je vous fais confiance. » Il parlait très doucement, et les mots semblaient sortir de lui contre sa volonté.

« Vous dites de telles bêtises ! » dit Lord Henry souriant. Et, prenant Hallward par le bras, il l'entraîna vers la maison.

## CHAPITRE 2

En entrant, ils virent Dorian Gray. Assis au piano, il leur tournait le dos et feuilletait les pages d'une partition des *Scènes de la Forêt* de Schumann. « Vous devez me les prêter, Basil, s'écria-t-il. Il faut que je les apprenne. Elles sont si charmantes.

— Cela dépendra de la façon dont vous allez poser aujourd'hui, Dorian.

— Oh, je suis fatigué d'être immobile, et je n'ai pas besoin d'un portrait de moi grandeur nature », répondit l'adolescent tout en pivotant sur le tabouret du piano, d'un air vif et agacé. Lorsqu'il aperçut Lord Henry, un peu de rouge colora ses joues et il s'arrêta net. « Pardon, Basil, je ne savais pas que vous étiez avec quelqu'un.

— C'est Lord Henry Wotton, Dorian, un vieil ami d'Oxford. Je venais justement de lui vanter quel modèle incomparable vous êtes, et vous venez de tout gâcher.

— Mais pas mon plaisir de vous rencontrer, Mr Gray, dit Lord Henry, s'avançant en lui tendant la main. Ma tante m'a souvent parlé de vous. Vous faites partie de ses favoris et aussi, j'en ai bien peur, de ses victimes.

— Mon nom est sur la liste noire de Lady Agatha en ce moment, répliqua Dorian d'un air comiquement penaud.



J'avais promis d'aller à son club de Whitechapel mardi dernier, et j'ai complètement oublié. Nous devons jouer ensemble, un duo – trois duos, plutôt. Je ne sais pas ce qu'elle va me dire. J'ai trop peur de l'appeler.

— Oh ! Je vais vous réconcilier avec ma tante. Elle vous adore. Et je ne crois pas que votre absence ait été remarquée. Le public a sûrement pensé voir un duo. Quand Tante Agatha s'assied derrière un piano, elle fait assez de bruit pour deux.

— C'est très méchant pour elle, et pas très gentil pour moi », dit Dorian en riant.

Lord Henry l'observait. Oui, il était merveilleusement beau avec ses lèvres fines et écarlates bien dessinées, ses grands yeux bleus et ses cheveux à boucles d'or. Quelque chose dans son visage inspirait immédiatement la confiance. Toute la candeur de la jeunesse y était, et toute sa pureté passionnée. Comme s'il n'avait pas encore été souillé par le monde. Pas étonnant que Basil Hallward l'adore. Il était fait pour être adoré.

« Vous êtes trop charmant pour donner dans la philanthropie, Mr Gray, beaucoup trop charmant. » Et Lord Henry, en s'étendant sur le divan, ouvrit son étui à cigarettes.

Hallward était occupé à mélanger ses couleurs et à préparer ses pinceaux. Il semblait ennuyé, et lorsqu'il entendit la dernière remarque de Lord Henry, il le fixa, hésita un moment, puis dit : « Harry, je voudrais finir ce portrait aujourd'hui.

Me trouverez-vous affreusement impoli si je vous demande de partir ? »

Lord Henry sourit et regarda Dorian Gray. « Dois-je partir, Mr Gray ? demanda-t-il.

— Oh, non, je vous en prie, Lord Henry. Je sens que Basil est dans une de ses périodes de grogne et je n'aime pas quand il boude. De plus, il faut que je sache pourquoi je ne dois pas m'occuper de philanthropie.

— Je ne sais pas si je peux vous le dire, Mr Gray. Mais je ne compte sûrement pas m'enfuir si vous me demandez de rester. Cela vous gêne vraiment, Basil ? Vous m'avez souvent dit que vous préféreriez voir vos modèles bavarder avec quelqu'un. »

Hallward se mordit la lèvre. « Puisque Dorian le souhaite, bien sûr que vous pouvez rester. Les souhaits de Dorian sont des lois pour tous, excepté pour lui. »

Lord Henry prit son chapeau et ses gants. « Merci d'insister, Basil, mais j'ai bien peur de devoir partir. J'ai promis à quelqu'un de le rejoindre à L'Orléans. Au revoir, Mr Gray. Passez me voir à Curzon Street un de ces après-midis. Je suis presque toujours chez moi vers cinq heures. Écrivez-moi pour me prévenir. Je serais désolé de vous manquer.

— Basil, s'écria Dorian Gray. Si Lord Henry Wotton s'en va, je m'en vais aussi. Vous n'ouvrez jamais la bouche quand vous peignez et c'est horriblement agaçant de rester planté là, sur une estrade, en essayant d'avoir l'air aimable. Demandez-lui de rester. S'il vous plaît.

— Restez, Harry, pour faire plaisir à Dorian, et pour me faire plaisir, dit Hallward, fixant attentivement son tableau. Vous avez raison, je ne parle jamais quand je travaille, je n'écoute pas non plus ce qu'on me dit, ce qui doit être mortellement ennuyeux pour mes pauvres modèles. Restez, je vous en prie.

— Mais, et l'homme qui m'attend à L'Orléans ? »

Le peintre se mit à rire. « Je pense que ça ne posera aucun problème. Asseyez-vous, Harry. Et maintenant, Dorian, montez sur l'estrade et ne bougez pas trop, ne prêtez pas non plus trop d'importance à ce que Lord Henry raconte. Il exerce une très mauvaise influence sur tout le monde, sauf sur moi. »

Dorian Gray monta sur la plate-forme avec l'air d'un jeune martyr grec, et fit une petite *moue* de mécontentement en direction de Lord Henry qu'il appréciait déjà. Il était si différent de Basil. Tous les deux formaient un délicieux contraste. Et il avait une si jolie voix. Après un temps, il lui dit, « Avez-vous réellement une très mauvaise influence, Lord Henry ? Aussi mauvaise que Basil le dit ?

— Une bonne influence, ça n'existe pas, Mr Gray. Toute influence est immorale – immorale d'un point de vue scientifique.

— Pourquoi ?

— Parce qu'influencer quelqu'un, c'est lui insuffler un peu de son âme. Il perd ses pensées propres, ou il ne brûle plus de ses passions naturelles. Ses vertus ne sont plus les siennes.



# PRÉFACE<sup>1</sup>

L'artiste est créateur de belles choses.

Le but de l'art est de se révéler, tout en dissimulant l'artiste.

Le critique est celui qui peut traduire d'une autre manière, ou dans d'autres matières, ce qu'il ressent devant de belles choses.

La plus élevée comme la plus basse des critiques est une forme d'autobiographie.

Ceux qui trouvent de laides significations aux belles choses sont dépravés et dépourvus de charme. C'est une faute.

Ceux qui trouvent de belles significations aux belles choses sont cultivés. Pour eux, il reste de l'espoir.

Les élus sont ceux pour qui les belles choses signifient simplement Beauté.

Un livre moral ou amoral n'existe pas. Les livres sont bien ou mal écrits. C'est tout.

---

<sup>1</sup> Placer la *Préface* d'Oscar Wilde en fin de texte pourra sembler illogique, mais obéit pourtant à la chronologie, puisqu'il la composa après publication. Il y donne son point de vue sur l'art, la critique, la morale, montrant son esprit libre, sans s'abaisser à répondre point par point à ses détracteurs. Car comme il le fait dire à Lord Henry Wotton, « *Il n'y a que les intellectuels égarés qui argumentent* ».

L'aversion du XIX<sup>e</sup> siècle pour le Réalisme ressemble à la rage d'un Caliban qui regarde son visage dans la glace.

L'aversion du XIX<sup>e</sup> siècle pour le Romantisme ressemble à la rage d'un Caliban qui n'arrive pas à voir son visage dans la glace.

La moralité d'un homme peut, en partie, donner matière à un artiste, mais la moralité de l'art consiste à utiliser parfaitement un instrument imparfait.

Aucun artiste ne désire prouver quoi que ce soit.

Même les choses vraies peuvent être prouvées.

Aucun artiste n'a de penchants éthiques. Le penchant éthique, chez un artiste, est un impardonnable maniérisme.

Un artiste n'est jamais malsain. L'artiste peut tout exprimer. Pensée et langage sont, pour les artistes, les instruments d'un art.

Vice et vertu sont, pour les artistes, les matériaux d'un art.

Du point de vue de la forme, le type d'art exemplaire entre tous est celui du musicien. Du point de vue des émotions, c'est celui de l'acteur.

Tout art est à la fois surface et symbole.

Ceux qui vont sous la surface le font à leurs risques et périls.

Ceux qui lisent le symbole le font aussi à leurs risques et périls.

C'est le spectateur, et non la vie, que l'art reflète vraiment.

La diversité des avis devant une œuvre d'art montre qu'elle est neuve, complexe, vitale.

Quand les critiques sont en désaccord, l'artiste est en accord avec lui-même.

On peut pardonner l'homme qui fait quelque chose d'utile, tant qu'il ne l'admire pas. La seule excuse valable de celui qui fait quelque chose d'inutile est qu'on puisse l'admirer intensément.

Tout art est complètement inutile.

OSCAR WILDE

## LA TRADUCTRICE

Née en 1962, fait ce qu'elle a à faire, puis continue tout en commençant à écrire en 2003.

### *En chantier*

Suivre les rubriques sur <http://christinejeanney.net>

– atelier de travail – portes-ouvertes

et sur Twitter : @cjeanney

Collabore au travail d'édition de [publie.net](http://publie.net) de 2010 à 2013, puis de 2015 à une date future autant qu'indéterminée (mais avec détermination)



## BIBLIOGRAPHIE

- L'avis de Pavlov*, éditions QaZaQ, 2016
- Oblique*, éditions public.net, 2016
- Les Versées*, avec Philippe Aigrain, livre d'artiste autoédition, 2016
- Piquetures*, éditions QaZaQ, 2016
- Ligne 1044*, éditions QaZaQ, 2015
- Hopper, ou la seconde échappée*, éditions QaZaQ, 2015
- Textes dans la revue *D'ici Là*, éditions public.net, 2012/2013
- Lotus Seven*, éditions public.net, 2012
- Les sirènes on ne les voit pas un couvercle est posé dessus* (todolistes, vol 1), éditions public.net, 2012
- Quand les passants font marche arrière ça rembobine* (todolistes, vol 2), éditions public.net, 2012
- L'aventure du baron fourbu*, éditions public.net, 2012
- Fichaises*, éditions public.net, 2011
- Cartons*, éditions public.net, 2011
- Signes cliniques*, éditions public.net, 2011
- Folie passée à la chaux vive*, livre d'artiste avec Stéphane Martelly, éditions public.net, 2010
- Une heure dans un supermarché*, éditions Quadrature, 2010
- Voir B et autour*, éditions public.net, 2009
- Charlémoi*, éditions ArHsens, 2007

**publie.net** est une maison d'édition de littérature contemporaine ancrée dans la création qui s'écrit et se partage sur le Web, ouverte aux œuvres qui lui font écho dans tout l'espace littéraire et transmédias. À partir de ce vivier, nous développons des objets éditoriaux diffusés par des canaux divers (livres papier, livres numériques, réalisations sur le Web) et portons ces œuvres dans l'espace public, les lectures et performances, la médiation et les bibliothèques. **publie.net** est géré par la société éditrice Créateurs & Associés, et intègre des processus coopératifs avec de nombreux auteurs.

Dès sa création en 2008 comme plate-forme de publication en ligne lancée et portée par l'écrivain François Bon, **publie.net** a occupé une place à part dans le paysage éditorial francophone. Notre engagement en faveur d'une littérature inventive, consciente de ce qui l'a précédée et parlant à chacun, prend de nouvelles formes.

**publie.net** aujourd'hui c'est :

- une offre resserrée de 25 titres par an pour permettre un accompagnement éditorial et un portage accru des livres que nous publions ;
- des livres papier de qualité et des livres numériques sans DRM au prix d'un livre de poche ;
- une nouvelle formule d'abonnement permettant aux bibliothèques de mettre les fichiers numériques à disposition de leurs lecteurs ;
- une édition exclusivement à compte d'éditeur avec une rémunération équitable des auteurs y compris pour les revenus issus des abonnements ;
- des événements autour des livres de nos auteurs dans de nombreuses librairies et centres culturels et une présence dans des salons et lieux de médiation.

Portées par une équipe éditoriale passionnée, les éditions **publie.net** œuvrent à la reconnaissance d'une création contemporaine de qualité.